

DOMINIQUE MEENS

L'Hirondelle

Roman

L'ACT MEM

LIRE AUJOURD'HUI

Collection
PASSAGES À L'ACT
dirigée par
Henri Poncet

© ÉDITIONS **L'ACT MEM**
Tous droits réservés - 2009

Valentine à la plage

UNE DÉCOUVERTE MACABRE

Quelque chose remuait doucement dans l'eau, remué doucement par l'eau remuée remuée. J'avançais. Un vent de terre avait nappé la mer durant la nuit, le chenal du Bri était plat comme un lac de montagne, un reste de houle remuait tranquillement la chose qui venait doucement heurter la digue. Un rêve, un cauchemar m'avait éveillée, c'était l'aube, l'air était chaud encore de ces derniers jours de grand beau. Quelque chose de sombre remuait ; je m'avançais jusqu'à la digue ; le jardin, les balisiers se taisaient derrière moi. Ou c'était la douleur aux cervicales qui m'avait reprise, cette foutue minerve qui me démangeait. J'ai d'abord cru à une de ces énormes méduses égarée, remuant doucement, penchée, déséquilibrée par l'épuisement, tâchant de regagner le large d'où les courants l'avaient portée jusqu'ici. Quelque chose vague qui s'éloignait un peu du bord, et revenait toucher la digue en tournant. J'avançais ; j'entendais encore le gargouillis de la cafetière, un camion qui passait loin, un groupe de motos. C'était quelqu'un. Le corps de quelqu'un. Je suis descendue sur le derrière, de bloc en bloc, c'est une digue artificielle, pour voir ça. C'était vrai. C'était quelqu'un. C'était Harold, noyé, mort. Son corps, c'était un corps, flottait, doucement remué par l'eau remuée. Je regardais, je me regardais tentant de le toucher, de l'attraper, de le ramener, de l'amener. J'ai saisi le *leash* qui flottait, accroché à sa cheville, ondulait comme une algue, j'ai tiré, j'ai vu que c'était inutile, que je ne pourrais pas sortir cette chose de l'eau, sortir Harold de l'eau. Je suis remontée. À la maison, j'ai vu que j'étais trempée. J'ai réveillé ma mère.

– Tu es folle ! Qu’est-ce que c’est que cette histoire encore ?
Et toute cette flotte partout, mais tu es trempée !

En marchant :

–... Harold ? Qui c’est celui-là, Harold ? Tu sais bien que je ne supporte pas ces types, avec leurs planches, leurs machins, leur Cabane !

Sur la digue :

–... Mon dieu ! Mon dieu, Valentine ! Mon dieu !

Martine a couru chez le voisin. Les pompiers ont sorti la chose qui remuait doucement dans l’eau, l’ont posée sur un brancard et l’ont emportée.

Non. C’était un matin, vers 10 heures. J’ouvrais les volets, j’ai vu la voiture des gendarmes. L’un d’eux, qui en sortait, a levé les yeux sur moi, puis est entré dans le jardin. Je m’habillais quand Martine est venue m’annoncer la mort...

–... d’un certain Harold. Les gendarmes disent que tu le connais, tu le connaissais ?

Noyé. Noyé ? Harold noyé ? Pouvais-je les accompagner à la morgue. À la morgue ? J’étais si abasourdie que je me demandais où ces types voulaient m’emmener. Et pourquoi ? Il était nécessaire que quelques uns de ses amis le reconnaissent.

– Je t’accompagne. J’accompagne ma fille. Nous vous suivrons. À Rochefort ?

Nous avons suivi la voiture des gendarmes. Sur la route, Martine n’a eu de cesse de me demander :

– Qui c’est, qui c’était ce type ?... J’ai toujours pensé que c’était plus dangereux qu’on ne croit, le surf.

Je me suis tue pendant tout le trajet. Je regardais la voiture des gendarmes. Dès le pont sur la Charente, ils ont mis leur avertisseur lumineux, et nous avons gagné l’hôpital à grands renforts de sirène.

– Je ne vois pas l’intérêt de tout ce chambard, puisqu’il est mort.

Martine n'a pas voulu entrer. Il y avait là Ophélie et Jean-No. On s'est embrassés. Je pleurais, je pleurais, je pleurais. Je ne l'ai même pas vu. Je n'ai rien vu.

Je n'ai rien vu. Je ne suis pas allée à la morgue. Martine a refusé.

– Valentine est suffisamment choquée par ce que vous nous apprenez, voyez vous-mêmes. Ce Monsieur... Harold, devait connaître des personnes plus âgées, moins sensibles.

–... Sa sœur ? Vous pouvez le lui demander en effet.

Ophélie, prévenue, était à la morgue, avec Jean-No, disait l'officier. « Vous connaissez Jean-Noël Karlovac, Madame, non ? la Cabane, aux Allassins, passe du Trillou ? »

Non, les gendarmes ne sont pas passés à la maison. Je n'ai appris la mort d'Harold par noyade que dans l'après-midi, à la Cabane. Tout le monde faisait la gueule. Isa m'a tendu un parasol en me disant qu'elle m'accompagnait sur la plage ; à Jean-No qui s'approchait, elle avait fait un signe de refus sec ; j'ai cru qu'ils s'étaient fâchés. Comme je lui demandais, plantant le mat dans le sable, ce qu'ils avaient tous :

– Harold s'est noyé.

Je suis partie le lendemain. Dimanche 1^{er} septembre 2002, TGV La Rochelle - Paris, départ 19 h 27. Je n'ai pas versé une larme, je cherchais les mots, les phrases : son visage était méconnaissable. Le corps gonflé comme une outre, hydrocution ou syncope du baigneur, le visage tuméfié. Avancé en mer jusqu'à disparaître, bouche-à-bouche, massage cardiaque, rien n'y a fait, peau bleue, on ne l'a plus revu, cadavre.

Après tout non. Pas mort. Pas noyé, Harold. Disparu Harold. Ce qui était prévu, n'est-ce pas, Harold ?

LA CABANE

D'abord un placard à planches de surf cadencé la nuit, planté sur le bord de la plage des Allassins, à hauteur du spot. Un abri, toujours sur la plage, qui s'agrandit les années passant. Puis, la décision d'un plan, fini le bric et broc, mais la mer mange la plage, il faut monter sur la dune. Sur la dune, qui recule chaque année, la Cabane baptisée d'un nom qui ne lui va pas puisque personne ne l'utilise et je ne vais pas m'y mettre. Démontée en septembre, remontée fin juin, son apparition me signalait, gamine, l'ouverture du temps divin de la fugue, de l'ennui sous les pins, des trésors accumulés, des curiosités satisfaites, des parents par là-bas, loin. Sur la dune, la Cabane, parallèle dans sa longueur au chemin qui conduit à la plage. Quatre marches, de vieilles traverses, vous y êtes, c'est la terrasse, un plancher de bois ; sur votre droite, le plancher longe la cabane, dans votre dos, des canisses, devant vous le bar, Jean-No :

— Oui ? Un bol, Valentine ?

Le bol : céréales, fruits au sirop, banane, lait concentré sucré. Côté terrasse, un auvent mobile : fermé, Jean-No et Gaby dorment, ne pas déranger ; ou c'est qu'une dépression brasse le sable ou la pluie en rafales ; ouvert, allez-y. Une chambre de part et d'autre d'une sorte de salon où l'on cause, où l'on mange s'il pleut, s'il fait froid, du va et vient là, de l'encombrement. À droite, la chambre, la cabine de Jean-No ; à gauche, celle de Gaby, de Pat, de Gillou, selon les années. Pas un gosse qui n'ait rêvé de passer la nuit là, enfant du Capitaine Grant, Robinson, flibustier ; des femmes y dormaient, aventurières, je m'amusais à les voir apparaître :

– C'est toi Valentine ! déjà sur la plage ? Philippe est là ?

Non, je viens seule, à vélo, par la forêt. Dans le fond, posées sur des linteaux, les planches *malibus*, *shortboards*, *tricksters* ; pendues, les « combi », *long* et *short john*, lycras, *shorties*, serviettes de bain raidies par le sel, tout un fatras. Et, à droite, l'entrée de la cuisine, Jean-No de dos, préparant les sandwichs, pestant, souriant, râlant, gueulant, chantant, les coudes sur le bar affalé, debout dansant ses grands bras bousculant tout. « Gare au chien, Valentine ! Allons, c'est une blague, entre, qu'est-ce que tu veux ma petite ? » Cinq ans passent : « Qu'est-ce que tu veux ma grande ? » Et puis : « Qu'est-ce que tu veux Valine ? »

J'ai grandi.

Je n'ai appelé ma sœur que le lendemain de mon arrivée.

– Je suis bien Ophélie, laissez un message, ou rappelez-moi.

Est-ce que je suis bien Valentine ? Ophélie fait donc savoir qu'elle est bien Ophélie. Peut-être est-ce bien d'être Ophélie. Mais qu'est-ce donc qu'être Ophélie ? Ophélie est belle mais est-ce être Ophélie que d'être belle ? Ophélie est belle mais cela ne se voit pas immédiatement. Quand sa beauté se révèle, elle éclipse toutes les autres : ces mots-là ne sont pas de moi, je n'ai jamais vu qu'Ophélie était belle, je sais qu'elle l'est et depuis toujours, on me l'a dit, je l'ai entendu, on me l'a seriné, c'est un fait, c'est une phrase toute faite : « Ophélie Méric est belle. » Valentine est belle aussi mais il a fallu que je me le dise pour qu'on me le répète, n'est-ce pas, Harold ?

Ophélie déteste sa mère. J'ai vu la voyant faire ce qui était préférable, ne pas détester la mienne. La mienne, la sienne, la même s'est d'autant plus acharnée sur elle, qui s'est installée définitivement à Oléron, plaquant tout, le lycée, les copains, les copines, la sœur, le père, Talence, les longs week-end à San

Sebastián, Madame Mérac et sa pharmacie par-dessus tout, ne conservant que la maison de Saint Trojan, retrouvant ses amours d'été, croisant Gaby, parfait amour d'été prolongeable, courant avec lui la saison passée le Mexique, le Brésil, la Thaïlande, le Pérou, le Maroc. « Ophélie la saisonnière, l'intermittente du spectacle » : ça, c'est de mon père, le sien, le même. Où est-elle passée ?

– Je suis bien Ophélie, laissez un message, ou rappelez-moi.

– Je suis bien Valentine, tu peux me croire. Je suis rentrée. Qu'est-ce que tu deviens ? Appelle-moi, je suis à la maison.
Hasta luego hermanita.

Il ne pleuvait pas. Il faisait même très chaud. Comme les garçons étaient trempés, je suis allée à Grand-Vi, j'ai ramené des bouteilles d'eau. Puis, assise au pied de la dune, j'ai regardé la mer, enfin la mer, l'océan. Quand je suis remontée, la cabane n'était encore qu'amoncellement de poutres, de planches et de panneaux, quelque chose comme une décharge où errait Jean-No, soulevant une traverse, jetant un vague morceau de bois d'un tas sur l'autre, grommelant.

– Encore une lambourde pourrie, faut que je la change... Et mon machin, celui de l'année dernière ? Enfin quoi, ils l'ont ramené ?

J'ai descendu la passe. Ils en étaient aux salutations, rires et commentaires. Ophélie sortait de son combi.

– C'est à cette heure là que t'arrives !

– Tiens, voilà la frangine !

– Y en a toujours pour débarquer après la bagarre !

Ophélie à qui je faisais remarquer la règle de ces palabres ; que les pêcheurs du Bitar-Kanika comme les paysans basques et les charpentiers de Vancouver se parlaient un peu avant de se quitter quand ils avaient passé la journée à un coup de main ;

et toujours ces rappels, les bourdes de l'un, la chute d'un autre, comme pour fixer le souvenir de ces journées d'entraide...

– Oui. On ne se parle pas comme ça en sortant de l'usine.

– Tu travailles ?

– Au Magasinprix de Saint Pierre, caissière. J'en ai marre. J'ai un autre boulot en vue.

– Qu'est-ce que tu fais, là ?

– Je venais te voir. Tu m'as laissé un message. Pourquoi tu m'as demandé de te croire ? Qu'est-ce que je dois croire ?

– Rien, rien. Tu es chez Gaby ?

– Non. Allons-y, je t'expliquerai. Mets ton vélo dans le combi.

Elle quittait Gaby. Elle allait le quitter. Elle devait le quitter. Elle devait lui dire qu'elle allait le quitter, lui dire qu'elle le quittait. Elle l'avait quitté mais il ne le savait pas puisqu'elle ne lui avait pas dit. Elle voulait le lui dire. Il fallait qu'elle le lui dise. Il devait savoir qu'elle l'avait quitté. Il s'en était rendu compte, forcément, qu'elle le quittait, qu'elle l'avait quitté. Mais elle ne lui avait pas dit. Elle voulait le lui dire. En face. Elle était partie. Elle louait une chambre à Saint Pierre. Elle ne mettrait plus les pieds à la maison. Ni chez lui. C'était fini. C'était fini mais il fallait qu'elle le lui dise. M'avait-il appelé ?

– Non, non.

– Et l'Inde ?

– Quoi ?

– L'Inde ! Tu étais en Inde, non ? !

Une relation de ma mère vit en Inde ; le bac en poche, j'ai voulu partir, je suis partie. Rentrée début juin à Bordeaux, un imbécile m'a percutée avec son scooter et envoyée valdinguer. Pour plus de sûreté, malgré les radios qui ne signalaient rien, je portais une minerve. Je ne parle pas de l'Inde. Je ne sais pas en

parler, je ne peux pas en parler. Je ne sais pas encore. Des photos ? Non, je n'ai ramené ni photographies, ni films, ni tissus, rien. Voilà tout ce que j'ai ramené d'Inde : je lui indique la minerve que tout le monde fait mine d'ignorer depuis mon arrivée, c'est agaçant. Je raconte l'accident.

– À Bordeaux ?

– Oui, place de la Victoire.

– Mais c'est pas en Inde !

Gaby devait bien se rendre compte qu'elle l'avait quitté. Voilà une semaine qu'elle ne l'avait pas vu, ni appelé. Bon, ils s'étaient déjà engueulés, et même séparés pour une nuit, mettons deux. Une semaine, cette fois, c'était trop. Évident, non ? Il devait se douter de quelque chose. Il aurait dû s'en douter depuis très longtemps. Depuis le début d'ailleurs. Elle n'était rien. Qu'était-elle, avec lui ?

– Qu'est-ce que j'étais ? Une belle fille. Point.

– C'est déjà quelque chose.

Ça ne suffisait plus. Ça n'a jamais suffit. Ça suffit. Elle devait le quitter, ne l'avait jamais suivi que lorsqu'il l'avait décidé, quand elle ne le suivait pas l'attendait. Ces types qui vont et viennent pour revenir au port quand ça leur prend, *jya basta !* elle ne se sentait plus une âme de femme de marin, elle voulait décider, à son tour. Et décider, c'était d'abord le quitter, comme elle avait fait, comme elle allait le faire, le lui dire. Elle le suivait, elle ne le suivra plus. Il allait se retourner comme d'habitude, et voir qu'elle n'y était plus. Quand il se retournait, c'était pour râler : « Qu'est-ce que tu fais ? Alors, tu viens ? »

– Tu vois, je ne l'ai jamais vu s'arrêter, se retourner, et revenir vers moi. Non, il attendait, attendait que je l'aie rejoint.

– Tu aurais voulu qu'il revienne sur ses pas... Tu voudrais qu'il revienne ?

– Ah non !

– Et toi, tu vas revenir ?

– Ici ? À la maison ? Tu es folle ! Imagine la tête de Martine quand elle apprendra que j’ai quitté Gaby !

– Elle ne l’aime pas.

Sa mère, la mienne, Martine, était rassurée malgré tout de la savoir avec Gaby. La pharmacienne et le médecin, la caissière et l’ostréiculteur, le jardinier et sa jardinière, le prof de maths et l’institutrice. Mais Ophélie n’était ni institutrice, ni infirmière, et pas plus vendeuse que caissière. Elle n’était rien, avait bien l’intention d’être quelque chose, et quelque chose d’autre qu’une pharmacienne épicière secrétaire comptable vendeuse. On allait voir. Pour l’instant, une chose après l’autre, le quitter, c’était fait, le lui dire.

– Je le verrai dimanche, à la Cabane. Je lui dirai.

– Jean-No n’a pas encore monté la Cabane.

– Ils vont la monter dimanche. Il y sera.

– Gaby ?

– Oui. Et toi ?

LA CULTURE À LA PLAGE

– Pierrot et Marie c'est fini, tu savais ? Ah ! Il s'en est passé des choses pendant que tu étais en Inde !

Éric et Valérie ; Marijo et Gillou ; Annie et Jean. Il y avait aussi Claude, revenu de Paris avec ses chats, qui avait passé l'après-midi à la Cabane, montée certes mais l'aménagement loin d'être terminé, et Jean-No nerveux, explosif.

– La cuisine, la cuisine, je n'arrive pas à joindre Gaby... C'est Gaby qui l'a fabriquée, Gaby ne me la montera pas, qui va monter la cuisine ?...

« Gaby, en deux heures l'année dernière... », avait joué la boîte à musique déprimante de Jean-No. Claude, s'il n'avait pas monté la cuisine réservée au spécialiste dont l'absence faisait la joie des tendances maniaco-dépressives jean-noëleuses, avait cloué le plancher de la terrasse et du bar. Jean-No l'avait amené, pour la peine. Valérie redoutait les saillies du bonhomme, toujours des plus salaces, manière de provocation continuelle qui me laissait plutôt froide, sachant bien que je ne suis pas née d'un buisson de roses. Minerve oblige, on m'avait réservé le transat et placé un joli plateau de nacre sur les genoux. Tous étaient debout, qui autour de la table, qui près du barbecue. La conversation allait comme on marche en forêt, en évitant les ronciers. Était-ce de ne voir qu'eux, je n'ai bientôt plus entendu qu'un vague brouhaha. J'en faisais de l'anglais, de l'hindi, selon l'humeur de la lumière et des ombres. Un jardin est un jardin, *a garden is a garden*, en Hindi, Bengali et Tamoul, je l'écrirai après quelques mois de Langues O'. C'est la même chose, les mêmes gens, les mêmes conversations, les mêmes ronciers à éviter. Les

saris de Dehradun, Uttaranchal, Inde, étaient plus beaux que les jeans que portaient Ophélie et Valérie, je les leur offrais ; les gars de Vancouver, une équipe de charpentiers, étaient autrement costauds, et leurs têtes d'indiens, rouge brique, je les plantais sur Jean-No, Claude, Éric et Pierrot. J'entendais le souffle du vent qui s'égarait entre les géants de la *Rain Forest*, c'était une rafale qui secouait brièvement les bambous derrière moi ; je voyais derrière la haie circuler péniblement les rickshaws, c'était un gamin qui faisait miauler son scooter. Pierrot est parti pendant que je somnolais. Il jouait vers minuit au *Commerce*, à Saint Pierre. Marie l'avait suivi de peu, elle amenait Matis et Paolo chez leurs grands-parents. On s'est mis dans le roncier, à plein, où l'épine déchire vraiment, l'éducation, l'éducation des enfants, les enfants, les pauvres, et Matis qui, et Paolo qui, normal, parents séparés, amours contrariés...

– Trop tôt sur le pot, trop tard sur le tard.

– Tu n'es pas drôle, Valine !

Je ne suis pas drôle. *In petto*, pendant que ça continuait, « à la rentrée ils ne le prendront pas, eux seuls le comprennent, trop de compréhension, ça n'est pas, non ? la preuve... » *In petto* : mêlez-vous de vos oignons, que Matis laisse ses flaques sur vos tapis, que Paolo baragouine une langue inconnue, « ils leur passent tout, laisser faire, laisser aller... », éducation dites-vous. Toujours *in petto*, très *in petto*, de plus en plus profondément *in petto*, Dehradun, Uttaranchal, Inde, et la Colombie Britannique envolés franchement : Pierrot est manchot. Marie voudrait qu'il le soit, mais ailleurs. Ailleurs, le manque. Sous la ceinture, le manque. Les gosses le disent à leur manière, dans une autre langue, ou dans la même, dite ailleurs que dans la bouche. Chaque flaque de Matis est une phrase, chaque inarticulé de Paolo un paragraphe condensé.

– Valine ? Tu dors ? On y va ! Il est minuit, le concert va commencer.

Le jardin était vide, je m'étais assoupie, Valérie m'avait couverte d'un poncho.

– Tu peux rester si tu veux, Ophélie est partie se coucher, elle ne veut plus croiser Gaby.

Non, j'y vais, je les accompagne. Où sont passés Marijo et Gillou ?

– Partis je ne sais où sur le continent, une rave, de l'électromachin.

« De l'électrochoc », dit doucement Éric. Je me souviens dans la voiture qu'Éric parle doucement. Éric n'élève jamais la voix. Éric sourit. Éric est vieux mais je ne l'ai su que le jour où il me l'a dit. Éric est le fanal autour duquel Valérie papillonne sans jamais se brûler, une lampe tempête, une flamme froide. Éric est une pierre, Valérie la vrille, la vigne, la virevolte. « Reviennent de loin, ces deux-là », m'avait dit Martine un jour que je lui décrivais comment Éric avait taillé la pierre de la cheminée. De loin ? Vous êtes nés en banlieue, vous avez traîné avec les gosses de votre cité, vous avez fui la pente dont le fond vous paraissait trop glauque ou vaseux, vous avez éloigné sans douceur ni brutalité les musiciens et autres jongleurs qui s'agrippaient à votre bonhomie, vous avez fait deux ou trois voyages inorganisés, vous avez mis la main sur la pierre. « Sculpteur ? Mon dieu non, Valine, tailleur de pierre, des bons gros blocs tout simples. » Une belle fille du coin qui tourne loin comme une gazelle affolée vous tourne autour, vous ne bougez pas, la gazelle se calme, la gazelle chrysalide un temps la voilà Vanesse et Martine : « vous revenez de loin ». Je le leur dis, dans la voiture, ils rient, ils la connaissent, la chanson de Martine.

– Et toi, tu nous raconteras, un de ces soirs ?

Oui, le loin d'où je reviens, Dehradun, Uttaranchal, Inde, quand je serai guérie.

Nous retrouvons Jean-No, Claude, Annie et Jean à Saint-Pierre.

– Pas grand monde... La saison démarre mal...

« Mais non, mais non, y a du mouve, y a du mouve », dit Pierrot qui va jouer dans une demi-heure. Pour l'instant, un type chante un peu faux des standards de blues-rock, grand, maigre, une longue queue de cheval sèche et grise, un Américain installé ici depuis des années, ce ne doit pas être celui d'Odile. Jean dit qu'il y en a un autre. Annie s'étonne de ne pas connaître l'autre Américain que connaît Jean. Jean ne le connaît pas.

– Pourquoi dis-tu qu'il y a un autre Américain alors ?

– Parce qu'il y en a un autre !

– Tu l'as vu ? Tu l'as rencontré ?

– Il est passé un soir.

– Chez nous ? Tu ne me l'as pas dit. Quand ? La semaine dernière, quand j'étais de nuit ?

– Mais non, il est passé à une répét'

– Au *Jard* ?

– Oui. Marie lui a parlé, demande-lui.

La *Compagnie du Jard*, théâtre amateur, costumes, décors, atelier masque, danse, mise en scène, éclairage, plus tard. Pour l'instant, Pierrot s'y met, lance les boucles de ses machines. Fred à la guitare, un bassiste costaud que je ne connais pas. Du *Pink Floyd* mâtiné de *King Crimson* dira mon père quand il les entendra au *Trou* trois semaines plus tard. Je me laissais glisser sur les nappes d'accords bizarres quand j'ai deviné que les visions allaient me reprendre, je me suis ressaisie. Je ne sais pourquoi les autres avaient cessé d'écouter, eux aussi. Marie était là, Annie lui a demandé l'Américain.

– Et l'Américain ? Tu l'as vu l'Américain d'Odile ?

Je lui ai dit que j'aimais la musique de Pierrot, Jean-No a dit « Très bien très bien », Éric et Jean saluaient des types qui passaient, Valérie disait « On s'en va ? » Annie a demandé à Jean-No s'il avait vu l'Américain d'Odile.

– Odile ? L'Américain d'Odile ?

Quelqu'un était passé à la Cabane, donc. J'ai entendu « Valentine ! Valentine ! » Je connaissais ce garçon qui m'appe-

lait, où avais-je bien pu le rencontrer, je ne me souvenais plus. Comme Valérie disait « On s'en va », il n'a eu que le temps de me dire qu'il travaillait là tout l'été. J'ai dit à Annie qui me regardait, curieuse, que ce n'était pas l'Américain. « Non, c'est Paolo. Il est de Chaucre. Qu'est-ce qu'il est beau, non ? Vraiment beau, dit Marie. » Elle le mangeait des yeux, comme on dit, et Pierrot la regardait, de derrière ses machines, manger Paolo des yeux. Paolo ?... Paolo ?... Ça ne me disait rien du tout. Dans la voiture, Éric m'a dit que ce Paolo revenait de loin lui aussi. Paul ! Je l'avais croisé à Calcutta. Le monde est petit.

Le monde est petit mais il grouille. Tous ces gens, Harold, que vous allez connaître en plus de ceux que vous connaissez déjà. Mais vous les oublierez comme j'avais oublié Paul qui ne m'avait pas oubliée, lui, pourquoi ? Je ne l'avais pas vraiment oublié puisque j'avais reconnu son visage. Je ne le connaissais pas plus depuis que je l'avais nommé Paul et replacé dans les jardins de l'Alliance Française où nous nous étions parlé plusieurs fois. Oui, n'ayez aucune inquiétude, vous ne connaîtrez pas plus ces gens que je ne les connais. Le dictionnaire – je vais au dictionnaire toutes les trois pages, et vous, Harold ? – dit que la Bible écrit « connaître une femme », il n'y a que les femmes que vous puissiez connaître, Ô Prophètes ! Paul ne m'a pas connue. Il n'y en a qu'un qui m'ait connue, mais il ne me connaît pas, il ne sait pas de quoi je suis capable. Vous ne savez pas ce dont je suis capable. Je suis capable du pire comme du meilleur. Vous verrez. Pour le moment je suis capable de commander mes visions. C'est nouveau. Je change la pinède en forêt primaire mangée par les abattis, l'Atlantique en Océan Indien, une tulipe en pavot. Il n'y a pas de raison puisque Paul est ici « Paolo » et là-bas « Paul » : c'est qu'il se change, lui. Valentine Mérac ne se change pas, elle change le réel. Voyez cette pièce, au sol, de la terre battue, une lampe à pétrole, un plateau, dans un coin l'image de Krishna couverte d'une guirlande de fleurs à peine fanées.

– Qu'est-ce que tu fabriques dans le noir ?

Du thé, Paul. Tu en veux ? Nous irons dîner chez Gaby ensuite. Tu connais Gaby, je suppose, l'ex de ma sœur, tout le monde le connaît sur l'île, de Saint Trojan à Chassiron, de Boyard à La Cotinière. Tu ne m'avais pas dit que tu étais de l'île, Paul, ou Paolo ?

– Ici, on m'appelle Paolo. Mon père est italien. Ailleurs, c'est Paul.

– Comme là-bas tu étais graphiste, ici barman ?

– Mais tu peux me croire ! Une fois rentré à Paris j'ai bossé trois mois, mais vraiment non, je n'en pouvais plus. Je fais la saison et je repars.

– En Inde ?

– Non, Laos, Cambodge, Thaïlande, Malaisie. J'ai vécu là-bas trois semaines dans un village de pêcheurs, j'ai cru que je n'arriverais plus à décoller. Et toi ? L'Alliance jusqu'au bout ?

– Tu es fou !

– Tu as des nouvelles de Palichin ?

– Aucune.

C'est parti, les souvenirs. Paolo s'amuse aux dépens du pâlichon polichinelle. Que je vous dise, c'était le fameux contact de Martine, un agrégé, docteur en philosophie, cinq langues écrites et parlées, psychanalyste, permis de conduire, écrivain, œnologue, attaché d'ambassade, directeur. Je l'ai croisé à Calcutta. J'arrivais, je débarquais, un peu perdue.

– Je lui ai longuement parlé, Valentine, il est très heureux de t'accueillir, tu verras, un type très dynamique, une énergie incroyable.

Dans son bureau, Serge Palichin, les yeux baissés sur les dossiers qu'il compulse d'un air sévère, m'accueille.

– L'Inde, bla bla bla, le Bengla-Desh bla bla glo, Kalkutta, gla bla gli, les voyages forment la jeunesse glo glu glu.

Et soudain les yeux plantés sur les miens le sourcil légèrement levé, oh, si peu, ironique, d'un soupçon : « Mademoiselle, il va falloir songer à vous vendre. »

– Vraiment ? Il t'a dit ça ?

– Je ne lui ai pas demandé ce qu'il voulait dire. Tu comprends, je sortais quasiment de l'avion. J'étais sidérée. Je ne suis pas une mangouste, j'ai peur des serpents, ils me tétanisent.

Les souvenirs encore, au restaurant. Je ne me suis pas vendue. J'ai téléphoné à Philippe, mon père. Polichinelle a insisté lourdement à plusieurs reprises, que je donne des cours de français à l'Alliance, il manquait de profs ; que je participe aux soirées mondaines, j'étais une jolie jeunesse à montrer ; que je participe à son café philosophique, « Vous êtes brillante, vous me servirez d'interlocutrice » ; il les préparait, ses séances de socratismes, un bouquin de Terminale sous le coude. Mais Paolo Paul se fiche pas mal de philosophie, préfère le Laos, tranquille le Laos, la Thaïlande pas du tout ce qu'on en dit, et la Malaisie, la Malaisie de Bornéo, le Sarawak, un village, des pêcheurs, une case, un toit de palmes, le sac à dos dans un coin, poisson grillé, pas un foutu blanc pendant trois semaines, pas moyen de décoller, pas moyen.

– Alors les amoureux ?

Gaby sort de la cuisine, et coupe nos élans de conférenciers.

– Alors les amoureux ?

– Pas encore.

– Toujours pas.

– On dit ça, on dit ça. C'est bon ? Pas mal, mes seiches à l'encre, hein ? Que du frais ici, que du frais ! C'est pas comme en face. Alors comme ça Valine, tu connais Paolo ? Vous vous connaissez ?

– Nous nous sommes rencontrés à Calcutta. Je l'ai retrouvé au *Commerce*.

– Tu ne m'avais pas dit que tu étais d'Oléron.

– Elle n'est pas d'Oléron, c'est une bordelaise, mon vieux, une bordelaise toubib pharmacie et tout !

– Ça va, Gaby, tu ne vas pas recommencer.

– Les voyages, super, on rencontre du monde. En Colombie, j'ai croisé un type de La Brée, au Maroc de Saint Pierre, en Thaïlande de Marennes. Tu files à dix mille bornes et tu tombes sur ton voisin avec le chien-loup qui gueule, la bonne femme qui glapit et tout. Moi je ne voyage plus qu'en hiver ; au printemps, direction ma baraque en Ardèche, j'ai acheté une baraque en Ardèche, une colline, j'ai acheté la colline, le chemin, la grange, tout. Je refais tout moi-même. Tiens, regardez, j'ai la photo, je l'ai sur moi, voyez l'escalier ? de la pierre, Valine, de la pierre, comme ici, rien que du frais, et pas de chauffage hein, cheminée, bois, j'ai la forêt en face, pas de voisin, enfin si, de l'autre côté de la vallée, et l'orientation, plein sud, bon, les amoureux, faut que j'y aille, pas de cuistot ce soir, c'est moi qui bosse, de toutes façons c'est moi qui leur ai donné les recettes, j'ai tout fait ici, tu vois les fenêtres ? là, oui, les fenêtres, c'est moi, et la cuisine, tout, le contrôle sanitaire est passé, n'avaient jamais vu ça les types, j'arrive ! j'arrive ! je vous conseille la Tatin, c'est moi qui l'ai faite.

Paul et moi retournons en Inde, Malaisie, Calcutta, Singapour, Madras, Bintulu, New Delhi, chacun son tour jusqu'au café.

– Je te ramène ?

Non, j'ai mon vélo et je le vois venir, le Paul Paolo : une saison à passer, la journée au *Commerce*, le soir en boîte, et quoi dans la nuit ? tout seul à cuver le shit et l'alcool en rêvant de son paradis bornégrotesque ? Je rentre sans visions, mon voyage dégradé comme jamais, fâchée. Comme je suis un peu soûle, je parle toute seule à vélo. Dis donc, Gaby, tu vois des amoureux partout ? C'est depuis qu'Ophélie t'a largué ? Ophélie, tu l'avais faite aussi je suppose ? Quelle bande d'idiots ces types ! Et ce Polochon, Pâlichon, Polichon, Paillasson, caféfilo, cas faux filet, « Dans la langue ordinaire même, un langage absolument adéquat à son

sens est une simple platitude qui n'apprend rien, comme dans les lieux communs du langage ordinaire dont le sens est aussi clair qu'insignifiant », par exemple : « Mademoiselle, il va falloir songer à vous vendre », n'est-ce pas, Folichon ? J'aurai pu recopier « La pensée, donc, cherche ses mots (et comme il les cherchait, Serge Palichin, dans les tomes I et 2 de *De la philosophie*, Classiques Hachette, 1969 !) pour faire passer à l'explicite cette profondeur de sens qui persiste dans l'expression qu'elle donne immédiatement d'elle-même. »

Un mal de crâne terrible le lendemain matin, et bien sûr pas un comprimé de quoi que ce soit dans cette baraque de pharmacienne ! Martine envoie tout en Roumanie, elle y est allée elle-même, le 4/4 bourré de « génériques ». Palichin devait être attaché culturel à Bucarest à l'époque, quelque chose n'avait pas duré entre ma mère et ce Monsieur, qu'il aurait sans doute voulu aussi peu durable avec la fille sur les rives du Gange. Je suis allée aux Allassins ramasser quelques télines, on dit louisettes aussi, que j'avalais au fur et à mesure. Jean-No et Gillou sont arrivés plus tard. J'ai peint les lambourdes sur lesquelles s'appuient les panneaux du toit pentu. Jean-No râlait.

– Tu ne devrais pas, ça ne va pas arranger tes cervicales.

Gillou était à la cuisine, mesurant, sciant, clouant. Jean-No jetait un œil inquiet de temps à autre, se gardant d'intervenir ou de rappeler que Gaby avait plutôt vissé comme ci, raboté plutôt par là. Comme je le voyais très occupé par son anxiété, je lui ai tendu l'escabeau, il a repeint l'extérieur en poussant de grands coups de gueule, comme quoi on ne l'y reprendrait plus. J'ai demandé à Gillou qui était Marijo, dont il me semblait qu'elle n'était pas de l'île. Elle est au marché du Château tout les dimanche, comment se faisait-il que je ne la connaisse pas, bizarre. C'est que je ne vais jamais à Château le dimanche. Au

début, Gillou n'était pas très chaud, Gillou aime son indépendance et Marijo ne le lâchait pas d'une semelle. Ce n'est pas qu'il ne les aimait pas, elle et son gosse, « Tu verras, Valentine, un gamin sympathique, et vif. » Voilà trois ans déjà que Gillou était rentré de La Réunion, désolé d'avoir à rentrer mais rien n'allait comme il le voulait, ici pas mieux, venait de terminer son C.A.P. de photographe, attendait les résultats, et puis quoi faire, photographe sur l'île ? Marijo dit qu'il trouvera plus facilement du travail à Bordeaux. Marijo est de Bordeaux, elle fait les foires de la région, vend des nappes, des rideaux, du tissu quoi. Donc Bordeaux et Marijo, est-ce que je comprenais ? Un dernier clou et puis : « Eh ! Papa Noël ! Viens voir, ta cuisine est prête ! » Inspection. Jean-No se tait. C'est d'abord parfait. Jean-No réjouit arpeute les deux mètres carrés en mimant les préparatifs de sandwiches et autres bols du surfeur, vérifiant l'accessibilité des étagères, testant la solidité du comptoir, distribuant quelques coups de pieds. Quelque chose l'agace, on voit bien.

– Eh bien, qu'est-ce qui ne va pas ?

– Non non c'est parfait, par-fait !

– Allons, c'est impossible, il n'y a que Gaby pour faire les choses parfaitement.

– Non, vraiment, c'est une des plus belles cuisines qu'on ait montée depuis longtemps. D'ailleurs, tu as repris le système de Gaby, je vois, là, un peu plus haut quoi, une main plus haut, tu vois, ce qui fait que la glacière ne pourra peut-être pas passer, et du coup aussi la petite lucarne n'est plus très utile, à moins de relever le plancher, mais dans ce cas c'est le bar qui sera trop bas...

– Tu crois ?

– Non, non, c'est parfait, parfait, bon, l'essentiel est que cette cuisine soit prête pour la compète de dimanche.

DOMINIQUE MEENS

L'Hirondelle

Roman

L'ACT MEM

LIRE AUJOURD'HUI